

# CE GRAND ŒIL FROID ET VITREUX

Pour *Transfuge*, l'écrivain Claude Arnaud raconte comment enfant il découvrit Hitchcock.

D

E LA PETITE ENFANCE jusqu'à l'approche de l'âge adulte, alors que je savais déjà la littérature écrite et voulue, j'ai vu les films de fiction comme l'enregistrement exact d'actions successives s'étant déroulé dans la vraie vie. Les personnages qui apparaissaient

à l'écran s'étaient réellement concertés pour attaquer une banque, arracher ses liasses au caissier, comme ils s'étaient bien déchirés au moment de partager le butin. Pas un instant je ne soupçonnais derrière ces images un auteur : des gens avaient eu simplement la chance incroyable de se trouver avec un équipement cinématographique complet sur les lieux, au moment du braquage – tout comme mon père avait eu le réflexe de déclencher son baby Kodak en voyant l'escorte du général de Gaulle contourner la place de Saint-Cloud, le jour où il allait manquer mourir en rejoignant l'aéroport de Villacoublay. Plus l'action était prenante, rapide, intense, plus se renforçait cette croyance immanentiste qui comblait mes rêves d'enfant, durant lesquels je m'envolais pour observer la vie des gens, à travers toits et fenêtres.

J'avais 19 ans quand je vis *Les Enchaînés*. Cette *spy fiction* romantique, avec son entrelacs d'intrigues amoureuses et de conspirations nazies, fit pour la première fois germer le doute dans mon esprit. Le réalisme des lieux, des actions, des silhouettes (Américains, Allemands, Brésiliens...) aurait dû me conforter dans l'idée d'assister à une authentique action, mais la lenteur déroutante de certaines scènes, l'extrême précipitation de certaines actions, me fit sentir que je n'avais plus affaire à un enregistrement fidèle et mécanique des faits. « Quelque chose » regardait ces gens agir, autant qu'ils agissaient. Un grand œil froid et vitreux délaissait le « ciel » d'un hôtel particulier pour plonger au milieu des invités d'une party et traquer, dans la paume suante d'Ingrid Bergman, la clef menant aux chais renfermant l'uranium capable d'assurer la victoire de l'Allemagne. Un voyeur s'amusait à grossir le visage faussement impassible de Cary Grant et l'expression paniquée de la Bergman, dans le but délibéré d'augmenter la peur que leur liaison « cou-

pable » m'insufflait, comme je me penchais moi-même avec une loupe sur les lézards pour les brûler l'été. Un monstre se tenait derrière la caméra, donnait des ordres à des techniciens et tirait les ficelles des comédiens, manipulait actions et affects et créait à l'occasion de l'in vraisemblable, pour mieux renforcer la vraisemblance globale.

Tour à tour tendre et sarcastique, concupiscent et lyrique, cet ogre prit vite corps à mes yeux, puisqu'il avait pris l'habitude amusante d'apparaître dans un coin de ses tableaux animés depuis *The Lodger* (1926). En revoyant *Les Enchaînés*, je l'aperçus en train de siroter du champagne, au cœur du nid d'espions qu'infiltrait Cary Grant – un bref *coming out* qui me confirma qu'il était présent en creux dans tous les plans. C'était bien lui qui s'amusait à freiner ou accélérer chaque scène, tout comme s'il avait sous le pied deux pédales, à l'image de ces conducteurs qui aiment rouler à tombeau ouvert puis font soudain valoir leur maîtrise en passant au ralenti, le bras ballant hors de la portière, pour regarder le paysage en sifflotant.

Les lieux et les sons s'affichaient délibérément comme des lieux et des sons artificiellement recréés afin de produire du plaisir, de l'attente ou de la peur. L'intrigue s'avérait très peu réaliste, à cette deuxième vision, mais j'avais plus que jamais l'impression, à force de distorsions perceptives, de flotter dans un rêve. Non content de soulever ses scènes grâce à de vertigineux travellings en hélice, Hitchcock se plaisait à étouffer leur durée avant de les libérer *in extremis*, haletantes, tout comme il aimait asphyxier certains sons – klaxons bâillonnés, baisers-clapotis, ouate de la musique additionnelle. Avec *Le Crime était presque parfait* et *L'Inconnu du Nord-Express*, le même pervers allait bientôt me prouver quelle jouissance certains hommes éprouvent à étrangler des femmes (La seule façon de leur faire monter le sang à la tête ? « Des tubes de couleur », disait Hitch de ses acteurs : de l'expression à la strangulation, il n'y a qu'un pas...).

Je cessais d'être un spectateur naïf pour devenir, à ma façon, un « lecteur » de films. Moins un cinéphile que je ne suis jamais vraiment devenu, qu'un voyeur jouissant de ses deux organes optiques, l'un suivant l'intrigue et s'attachant aux personnages, l'autre s'amusant du choix d'une focale, de l'étirement délibéré d'une action ou de l'utilisation de raccourcis impensables dans la vie. Le bain sonore